

**Voulez-vous devenir un auxiliaire actif de notre œuvre ?**

Abonnez-vous à l' « *Idée Libre* », revue mensuelle (abonnement ordinaire, 15 fr. par an; abonnement de souscription (donnant droit à une brochure mensuelle en supplément, 20 fr. par an. Etranger : 20 et 25 fr.

Adhérez à la **Ligue d'Action Anticatholique** (Fédération Nationale des Libres Penseurs de France), 8 fr. par an, donnant droit à la carte, au Bulletin mensuel et au journal mensuel l' « *Action Antireligieuse* ». Etranger : 10 fr.

Abonnez-vous à la collection : **Faits, Textes et Portraits** (controverses, documents, œuvres éducatives) : la série, 12 fr. (Etranger : 15 fr.).

Abonnez-vous aux **meilleures œuvres des Auteurs Rationalistes** des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles (Diderot, Voltaire, Proudhon, Blanqui, etc.) : la série, 10 fr.

## **L'Individualisme dans l'antiquité**

(HISTOIRE ET CRITIQUE)

par **HAN RYNER**

(avec un superbe portrait de Han RYNER)

Livre d'honnêteté historique et critique... livre unique... Œuvre précieuse de haute et indépendante érudition...

Manuel DEVALDÈS.

(*Le Réveil de l'Esclave*, avril 1925.)

Remercions Han Ryner de nous avoir donné ce passionnant raccourci. Ce petit livre — qu'il faut lire — aidera à combattre les manuels erronés et les textes fantaisistes. Il fera comprendre et aimer la philosophie des sages de l'antiquité.

Georges VIAL.

(*Revue Internationale*.)

3 fr. 50 l'exemplaire (franco, 3 fr. 80, recommandé, 4 fr. 20).

Il reste une cinquantaine de volumes de l'édition de luxe, à 4 fr. 50 (franco, 4 fr. 80; recommandé, 5 fr. 20).

DIDEROT, *Entretiens d'un Philosophe avec le Maréchal de X...* (avec portrait de Diderot). Préface de G. Brocher, 1 fr. 15.

Imprimerie de l'Idée Libre, Conflans-Honorine (Seine-et-Oise)

L'imprimeur-Gérant : Frédéric LECOMTE.

## **FAITS, TEXTES & PORTRAITS**

Publication mensuelle. — N° 11. — Mai 1928

# **La Crise DE LA Démocratie**

Par André LORULOT et MICROMÉGAS



**Prix : Un Franc**

**EDITIONS DE L'IDÉE LIBRE**

CONFLANS-HONORINE (SEINE ET OISE)

1928

Un beau livre à lire :

# Les Ecorcheurs d'Hommes

par *Maurice VAL*

• • •

Ce courageux roman constitue un réquisitoire sans pareil contre la Guerre et le Mercantilisme, la Haute Finance et toutes les turpitudes sociales.

Un beau volume : 12 fr. (recommandé : 13 fr. 50)

Il a été tiré 10 exemplaires sur Lafuma pur fil, au prix de 25 francs.  
Franco : 27 francs.

Une œuvre magistrale :

Laurent TAILHADE

# DISCOURS CIVIQUES

Cet ouvrage admirable de l'un des plus beaux écrivains français (doublé d'un vigoureux et courageux polémiste) sera apprécié de tous ceux qui aiment les beaux livres et les œuvres sociales affranchies de tout préjugé.

Superbe édition à 12 francs (franco 13 fr. 25).

Il a été tiré :

1200 exemplaires sur papier des Papeteries Sorel-Moussel, numérotés de 26 à 1225.

25 exemplaires sur papier Lafuma pur fil, numérotés de 1 à 25.

Edition de luxe à 35 francs (franco 37 fr.).

**CH. CABAUD**

Ancien Prêtre du Diocèse d'Evreux

" Pourquoi j'ai quitté l'Eglise "

Priz de vente de la brochure : 1 fr. 85 franco.

**FAITS, TEXTES & PORTRAITS**

Publication mensuelle. — N° 11. — Mai 1928

# La Crise

DE LA

# Démocratie

Par André LORULOT et MICROMÉGAS



Prix : Un Franc

EDITIONS DE L'IDÉE LIBRE

CONFLANS-HONORINE (SEINE ET OISE)

1928

## Le déclin du Parlementarisme

---

Le sujet que je vais traiter en quelques lignes mériterait des volumes, que je n'ai ni le loisir, ni les moyens de composer. Je serai donc obligé de me restreindre, et de borner mon exposé à un schématique enchaînement d'idées générales, heureux si je puis faciliter à quelques-uns de mes lecteurs leur ascension dans ce domaine serein et paisible qu'est la hiérarchie progressive des idées générales.

### I. DES TERMES

Chacun parle — on parle toujours beaucoup trop — de dictature et de révolution. Ce sont des mots. Voyons ce qu'ils contiennent de substance, et essayons d'établir des définitions simples, sincères, et irréductibles à l'analyse :

a) Il y a dictature toutes les fois que, dans un groupe humain, une différenciation s'établit telle que les uns ont le pouvoir *juridique* de substituer leur volonté à celle des autres.

Les termes, limites, conditions et occasions de ladite substitution constituent « le droit ».

1<sup>o</sup> conséquence : Il n'y a pas de droit sans dictature;

2<sup>o</sup> conséquence : De quelque manteau qu'on voile la différenciation ci-dessus accusée, dès qu'il y a autorité, il y a dictature.

La dictature peut donc être personnelle, collégiale, absolue, tempérée... ou, dans un autre ordre d'idées, centralisée ou féodale. Elle n'en est pas moins la dictature.

L'opposé de la dictature est donc le régime direct.

b) Il y a révolution toutes les fois qu'une dictature se substitue à une autre dictature.

(Il y a coup d'Etat lorsqu'une dictature fait place à une autre, de même essence, mais de méthodes différentes, généralement plus accusées.)

Une révolution suppose donc la préexistence d'une classe révolutionnaire aspirant à la dictature.

Une classe révolutionnaire est celle dont le statut juridico-politique est en désaccord définitif avec son

importance — ou ses ambitions — économiques, dans un milieu donné. Elle est révolutionnaire parce qu'elle aspire à se donner, par le procédé traditionnel de la dictature, un statut juridico-politique mieux ajusté à son rôle économique, tel qu'il est, ou tel qu'elle le conçoit — peu importe !

..

Notons qu'il est des classes révolutionnaires qui, ambitionnant la dictature, se réclament de motifs subsidiaires plus élevés, plus humains. C'est là la différence fondamentale entre les banquiers fascistes et les Communistes de la III<sup>e</sup> Internationale. Les uns ne cherchant qu'à réaliser un asservissement consolidé de la masse des producteurs à une féodalité détentrice des titres représentatifs de la richesse; les autres envisageant, à tort ou à raison, au bout d'un délai plus ou moins long, le « dépérissement » de leur propre dictature en vue de la surgescence spontanée et progressive d'un régime direct de communisme anarchique.

## II. APPLICATION A LA PERIODE MODERNE

Sur les notions qui précèdent, toutes incomplètes et schématiques qu'elles sont, nous pouvons asseoir un observatoire d'où nous pourrions envisager et comprendre l'ensemble des phénomènes sociaux actuels.

La dictature bourgeoise date réellement du 18 brumaire. Tour à tour elle a employé, pour se perpétuer, soit le pouvoir militaire, soit le parlementarisme, soit l'Eglise, et exceptionnellement, le prolétariat : Le sabre, la robe, la soutane, et, parfois la blouse. Tantôt elle a désiré la paix, tantôt elle a fait la guerre, pour les seuls besoins de sa conservation, en liaison tacite avec les dictatures voisines. Mais elle est *essentiellement* basée sur le mensonge, et, fait remarquable qui est, je crois, la caractéristique du régime, sur le mensonge bête, sur la bourde énorme, dont le peuple français a été, est et restera longtemps encore de beaucoup le plus friand de tous les peuples.

Voyez ces ouvriers, ces commerçants, ces professeurs, comme ils s'en abreuvent, comme ils s'en saoulent, de mensonges. Ils savent (oui, ils savent) que la presse, que la loi, que toute manifestation de

l'activité humaine dans le domaine intellectuel et public est mensonge; croyez-vous que cela les arrête? Voyez les tirages des gros organes, et voyez le nôtre... Le réveil sera peut-être terrible, mais la poignée d'hommes libres et sincères que nous sommes s'est cuirassée d'airain, et si quelques entreprenants vous font un jour avaler vos premières gorgées de vérité à coup de fourche, ô français, mes frères, nés malins, eh bien nous dirons que c'est bien fait. — D'aucuns en crèveront; c'est leur affaire.

..

Fondée sur une base aussi fragile, la dictature bourgeoise a besoin de la renforcer périodiquement par un apport de mensonges nouveau, ou de la décharger de temps en temps par une diversion.

Dé là, d'une part les campagnes patriotiques et nationalistes (on n'a trouvé que ça, il est vrai, en France tout au moins); d'autre part « les affaires » qui occupent un temps l'opinion; de Wilson à Landru, en passant par Dreyfus, la liste est longue. Plus graves sont les campagnes de Napoléon, la Crimée, le Mexique... et la guerre de 1914-18.

Ces procédés de consolidation ou de diversion périodiques ne sont pas, tant s'en faut, les seuls possibles en égard au but poursuivi. Mais il est de fait que la bourgeoisie française, la plus bête de toutes, n'a eu recours qu'à eux. — (Les Allemands ont été plus malins, et c'est parce qu'ils l'étaient trop qu'on leur a fait la guerre : Simple discordance de méthode.)

Mais voilà, si bons que soient les moyens, ils s'usent. Si bêtes que soient les hommes, il vient un moment où ils vomissent un excès de mensonge. C'est ici qu'on aperçoit la faute tactique capitale de la bourgeoisie occidentale en 1914. Défigurée par des apports énormes dont elle n'a pas su se défendre, peu inventive quant aux méthodes, elle a déchaîné, pour sa conservation, la guerre dont elle devait mourir, et elle meurt des armes qu'elle a forgées pour sa conservation.

Son immense sottise et son empirisme à la Joseph Prud'homme lui ont interdit d'apercevoir que la guerre allait déterminer un formidable renversement des valeurs, dont elle ferait les frais, et déjà elle était manœuvrée à son insu par la féodalité financière qui, elle, savait où elle allait, et qui, aujourd'hui, aban-

donne sa complice, et ne la flatte qu'autant qu'elle craint de la voir se prolétarianiser.

..

Il y a donc eu révolution dès le ministère Poincaré, dès que la guerre a été décidée. Cette révolution a abouti, au 16 novembre 1919, à la dictature ouverte et avouée de la haute finance industrielle et bancaire; qui a fait les frais de l'opération, sinon la classe ci-devant gouvernante, la classe dite moyenne, la bonne bourgeoisie parlementaire ? Nous avons assisté au dépérissement rapide de cette classe, et à l'écrasement de ses tentatives de reconstitution. Un fait entre mille : La politique fiscale actuelle n'est-elle pas une guerre de compression avec menace d'extermination dirigée contre l'entreprise petite ou moyenne ? Car, pour celle-ci, tel est le dilemme : Se courber et végéter, ou se laisser absorber, ou être écrasée.

..

Cette nouvelle dictature va donc, naturellement, chercher à constituer une armature politico-juridique destinée à lui assurer la longue possession des avantages économiques qu'elle vient de conquérir. Un peu hâtivement et très imparfaitement l'opération s'est faite en Italie et en Espagne. En France, où le renversement des valeurs a été beaucoup plus profond, le vainqueur hésite, se tâte, cherche et recherche. C'est qu'il joue une partie tragique, si l'on veut bien y réfléchir, et que la solution n'est pas aisée.

D'ores et déjà, l'armature parlementaire, qui ne va pas sans un minimum de libertés, ne serait-ce que celle de la tribune, ne saurait convenir à un pouvoir dont la raison d'exister est l'oppression économique. Malgré la docilité des parlements et des cabinets, on parle trop dans leur sein, et la parole retentit encore trop, tombant de ces traditionnels pôles de l'Etat. Le personnel délibérant sera toujours trop nombreux ou trop étroit pour être domestiqué et discipliné en entier. Ses excès de zèle sont aussi dangereux que ses résistances. D'autre part, les traditions du parlementarisme, fortement enracinées en France, tiennent encore bon, malgré les ébranlements quotidiens d'une grande presse acharnée à la déconsidération du régime. Alors, que faire ?

..

### III. POSITION DES VALEURS ACTUELLES

a) Une oligarchie économique puissante, maîtresse des organes de l'Etat, de la Presse, de la monnaie, et des imbéciles.

b) Des classes moyennes exsangues, n'ayant pas encore réalisé psychologiquement leur dépossession, à plat ventre devant l'oligarchie dont elles espèrent quelques miettes, craintives d'un prolétariat dont tout les rapproche chaque jour.

c) Un prolétariat désorganisé, saigné à blanc par la guerre, où la conscience de classe s'éveille péniblement, et où l'esprit révolutionnaire est tenu victorieusement en respect par l'école, le drapeau, la grande presse et le cinéma.

d) Une poignée d'hommes libres, qui ne compte pas.

La dictature en mal de consolidation a donc à compter avec deux éléments qu'il lui faut convaincre, neutraliser ou réduire :

- Avec les classes moyennes ;
- Avec le prolétariat.

Les premières, animées de la crainte affreuse d'une prolétarianisation intégrale, suivent jusqu'ici le mouvement, satisfaites des miettes que leur abandonnent les féodaux, s'accrochant en désespérées aux promesses de rétablissement « d'un état normal » (qui, pour elles, est l'état dont elles profitent), sont restées très parlementaires d'instinct. Et c'est là la difficulté. Il faudra donc, pour elles, faire jouer alternativement la crainte du spectre rouge, la menace d'une paupérisation totale, l'espoir d'une revalorisation possible... Mais il ne faudra pas toucher à la façade, car c'est là le seul événement qui, dans l'état actuel des choses, ferait l'union des classes moyennes et du prolétariat, comme en 48 et au 18 Mars.

Quant au prolétariat, c'est la grande inconnue. Est-il assez organisé, assez maître de sa tactique pour garder une influence sur la marche des événements ? Comment le neutraliser, comment le réduire, au besoin ? Ici, les vieux procédés d'écrasement sont directement envisagés. Mais pour qu'ils jouent, il faut que les classes moyennes marchent. Pour les faire marcher, il faut leur donner des gages...

..

On aperçoit la position tragique du dictateur actuel, et on comprend ses hésitations ; on comprend qu'il use jusqu'à la corde tout le vieux personnel politique, et qu'il répugne à l'idée de bouleverser la machine.

Pourtant, celle-ci est insuffisante. Alors, quel biais trouver ?

On croit l'entrevoir dans une vigoureuse campagne d'abrutissement systématique et de déconsidération du régime destinée à déparlementariser les classes moyennes, à s'en servir pour imposer au prolétariat un régime d'autorité arbitraire, et les abandonner ensuite, après usage, comme un fruit pressé.

#### IV. CONCLUSIONS

Voilà, dégagées très rapidement, les causes essentielles du déclin du parlementarisme. Ce déclin pourra être très rapide, car il importe d'assurer la réduction brutale des réactions prolétariennes avec le concours des petits bourgeois, avant que ceux-ci ne soient définitivement prolétarisés.

Dans cette course tragique, arrivera-t-on à temps, ou bien trop tôt, ou bien trop tard ? L'avenir très prochain nous le dira.

Mais d'ores et déjà, il est facile d'apercevoir la vanité des sursauts démocratiques : on galvanise les morts, on ne les ressuscite pas.

Le problème du pouvoir est bien délimité. C'est l'un ou c'est l'autre qui l'emportera. Celui qui est au milieu, dans l'une ou l'autre hypothèse, fera les frais de l'opération. Cette bourgeoisie avait pourtant une belle partie à jouer, si elle avait su résister aux entraînements d'en haut et calmer par quelques os judicieusement dispensés les impatiences bégayantes d'en bas. Elle a joué la guerre, elle a perdu, qu'elle s'en aille. Elle meurt, demain elle sera le passé. Avant de mourir, elle jouera sa dernière carte, mais pour le compte de l'un des deux autres partenaires.

Deux formidables adversaires restent seuls à s'affronter. L'issue de la lutte permettra de faire un inventaire provisoire des valeurs humaines. Les hommes clairvoyants qui sont restés « humains » n'attendent pas l'énoncé de ce bilan sans angoisse. Mais, sages, ils se préparent à tout, surtout au pire.

MICROMEGAS.

## La Crise de la Démocratie



DÉMOCRATIE : cet animal  
dont le ventre est énorme et la tête  
toute petite. G. FERRERO

Notre ami Micromégas a montré, de façon excellente, les raisons politiques et sociales qui président au « Déclin du Parlementarisme ».

Rédigée sous une forme sobre, sa démonstration n'en est pas moins substantielle et forte. Cependant, Micromégas a vu le problème plutôt en sociologue qu'en philosophe — c'est-à-dire plutôt de l'extérieur que de l'intérieur. C'est à ce dernier point de vue que je vais essayer de me placer.

#### LE PROBLÈME MORAL

Nous sommes absolument d'accord pour convenir que, dans un régime social dominé par l'Argent, le Parlementarisme ne peut devenir l'institution démocratique qu'il devrait être.

Mais il faut élargir encore le problème. A côté de la lutte des classes, invincible et brutale, que nous devons étudier avec soin, il faut également accorder notre attention aux mouvements profonds de l'âme humaine, dont les conséquences et les répercussions sont immenses.

Ce n'est pas seulement le parlementarisme qui décline, c'est toute la démocratie, toute l'idéologie républicaine, tout le socialisme. Mussolini n'a-t-il pas proclamé qu'il fallait partir en guerre contre l'esprit même de 1789, contre le libéralisme, contre les Droits de l'Homme, contre tous les rêves d'émancipation humaine et d'égalité sociale ?

Ce n'est pas seulement le parlementarisme qui est menacé et qui craque déjà de toutes parts. Socialisme, Communisme, Syndicalisme, Libertarisme sont entraînés dans la même défaite et exposés à un identique écrasement. (Voyez l'Italie...) Les aspirations généreuses, les efforts idéalistes, les tentatives réformatrices doivent être réprimés sans aucune exception, au profit de cette Dictature de fer et de sang, qui se dit la seule gardienne efficace de l'Ordre, le rempart unique et salvateur de la Civilisation...

(Le parlementarisme mérite assurément bien des critiques. Aussi le peuple s'en désintéresse et risque-t-il d'être balayé par le fascisme réacteur. On y reviendra cependant, même après la tourmente antidémocratique qui se dessine. Mais ce « parlementarisme » rénové, ce parlementarisme

d'hommes conscients et éduqués, prenant en mains leurs destinées, ne se désintéressant plus des affaires publiques... ce parlementarisme n'aura plus guère de ressemblance avec celui d'aujourd'hui.)



#### DÉCROISSANCE DE LA FOI DÉMOCRATIQUE

Un des signes les moins équivoques de cette évolution regrettable est le suivant :

La foi démocratique est en décroissance dans tous les cœurs, abstraction faite de très rares exceptions. Le phénomène est très visible dans les classes populaires. On accepte le régime républicain par habitude et par paresse, mais il a perdu son auréole d'antan et l'on n'en espère plus grand chose. Il a fait naître déjà tant de désillusions ! On ne croit plus, ou presque plus, que la République pourra tenir ses promesses, qu'elle émancipera les humbles, qu'elle brisera les féodalités et les aristocraties. On sait que la façade républicaine abrite les compromissions, les corruptions, les exploitations et les tyrannies qui fleurissaient sous les anciens régimes. *L'Argent est resté le vrai, le seul roi.*

Ce qui est plus grave, c'est que le peuple n'a guère davantage confiance en ceux qui veulent briser la puissance de l'Argent pour édifier la véritable République, égalitaire et sociale.

Les systèmes de reconstruction économique du monde soulèvent un enthousiasme bien insuffisant. D'avoir été bafoué si souvent, le peuple craint de l'être encore. Il est sceptique. Il ne s'emballe pas derrière les prometteurs de paradis révolutionnaires. Il attend...

Ajoutez à cela les ravages de la politique, les dissensions de groupes, d'écoles et de « tendances », les querelles entre militants, les ambitions, les haines, compétitions, trahisons, reniements — tout le vilain cortège des artisans du Grand Soir.



#### LE MILIEU ET L'INDIVIDU

Tout cela est le fruit d'un monde corrompu et vicieux, direz-vous ? Changeons le « milieu » et l'individu pourra s'améliorer.

Il y a beaucoup de vrai dans cette thèse. Je n'entends pas contester l'immense influence du milieu social sur les individus qui le constituent. Cependant, je serais bien plus rassuré si je voyais se former dès à présent des consciences éclairées et des volontés fortes...

Il faut le déclarer bien haut : Si la Démocratie meurt, ce n'est pas seulement parce que l'Argent lui a rendu la vie impossible (nous n'avons jamais possédé, du reste, une démocratie réelle). C'est parce que nous manquons de véritables démocrates.

Quelle que soit la puissance du Capital, elle ne pourrait soumettre universellement tous les hommes, si l'égoïsme, l'orgueil et la cupidité n'étaient aussi profondément incrustés dans leur cœur.

La démocratie ne sera possible que par le développement de la fraternité, de la tolérance, de toutes les vertus qui rendent possible une solidarité intelligente et large. Elle demande le dévouement au bien public, la volonté de faire son devoir, de ne pas obéir aux mauvais instincts, de refuser l'emploi de certaines armes malpropres. C'est un idéal élevé et noble, auquel il faut faire de grands sacrifices.



#### FAILLITE DE L'IDÉALISME SOCIAL

*Nous en sommes loin.* On ne voit, on ne veut voir dans l'esprit démocratique (je l'envisage ici sous toutes ses formes, depuis les plus révolutionnaires jusqu'aux plus modérées) qu'un seul aspect, toujours le même : On y trouve des arguments pour justifier ses colères et son mécontentement (très légitimes presque toujours, avouons-le). On proclame que le monde est mal fait, on s'élève contre l'injustice (mais souvent c'est parce qu'on n'occupe pas la place qu'on mérite ou que l'on croit mériter !) Et c'est tout. On ne va pas plus loin.

Si la chance un jour vient à nous et que le portefeuille soit mieux garni, le mécontentement disparaîtra automatiquement, on deviendra conservateur et on s'apercevra que la société bourgeoise a du bon. Des milliers, des dizaines de milliers d'hommes évoluent chaque jour en ce sens. J'ose croire qu'ils échapperaient à cette évolution régressive s'ils possédaient un véritable esprit démocratique — au lieu d'être simplement des mécontents et des égoïstes aigris.



La démocratie est basée sur cette idée maîtresse que tous les hommes sont « égaux et frères », qu'ils doivent travailler tous au bien commun, selon leurs aptitudes personnelles. Ils peuvent chercher à être heureux, c'est évident, mais sans nuire à leur prochain, mettant les satisfactions de la conscience et le sentiment du devoir accompli au-dessus des intérêts matériels ou des appétits pécuniaires.

Si l'on n'est pas capable de souffrir un peu pour son idéal, de faire des efforts et des sacrifices, on n'arrivera jamais à rien.

Nous nous heurtons à toutes sortes d'obstacles, engendrés par l'égoïsme, par « l'individualisme » mesquin, par l'ar-rivisme surtout.

À côté des conflits engendrés par l'Argent, il faut tenir compte de ceux qui sont causés par la jalousie, par l'envie, par la méchanceté. Dans nos groupements, dans les partis politiques, les Congrès, etc., nous assistons continuellement à des luttes qui ne sont pas commandées par des intérêts matériels (en général) mais qui ne sont pas moins âpres et cruelles cependant. Et je ne parle pas des compétitions sexuelles, créatrices de haine mortelle et de vengeances effrayantes. Le seul changement de la forme sociale ne suffirait pas à faire disparaître ces compétitions, si les mentalités humaines n'étaient pas individuellement modifiées dans un sens de plus grande tolérance, basée sur le respect de la personne et des sentiments d'autrui.



#### LE RÈGNE DE L'ÉGOÏSME ET DE LA MUFLERIE

La guerre est venue accentuer ce mauvais état d'esprit : *manque d'éducation, grossièreté, muflerie, égoïsme et... je m'en foutisme !*

Chacun se « débrouille » de son mieux ; tant pis pour les autres ! « Ils n'ont qu'à en faire autant ! » C'est au plus malin, ou au plus brutal, ou au plus cynique. On lèverait les épaules avec mépris si quelqu'un s'avisait d'invoquer le bien social, la nécessité pour tous les hommes de faire le maximum d'efforts pour mettre un peu de lumière et de raison dans les rapports qu'ils entretiennent.

(Il va sans dire que, dans une société aussi injuste, aussi inique, aussi dominatrice que la nôtre, il sera difficile de réaliser un tel idéal. Nous fixons ici des principes : le fait que leur application soit rendue souvent impossible par la société barbare qui nous asservit ne saurait prévaloir contre la valeur desdits principes. D'ailleurs, c'est parfois un mauvais prétexte que l'on donne pour se dispenser d'agir ou pour masquer sa paresse ou ses appétits.)

L'homme qui pratique la ruse et la tromperie pour vivre déforme sa mentalité et devient ensuite incapable de vivre avec droiture — même lorsque les obstacles qui l'en avaient d'abord empêché ont disparu.

On ne s'affranchit pas du milieu social en lui cédant et en lui obéissant, mais en lui résistant avec dignité et intelligence, lorsque notre bon droit n'est pas contestable.

Ce n'est pas non plus par des cris et des violences intempestives que l'on modifie la société. Les plus difficiles vic-toires, c'est contre nous-mêmes qu'il faut les remporter,

contre nos passions (qui nous rendent injustes et insocia-bles) contre les penchants et les vices qui nous asservissent, les préjugés et les entêtements qui nous empêchent de voir clair.

Malheureusement, on ne veut pas faire d'efforts. Il est plus simple de crier contre les députés. Ces derniers ne sont pourtant pas plus mauvais que leurs électeurs. Ils ont les mêmes tares, les uns et les autres. La corruption qui règne *en haut* est identique à celle *d'en bas*.

Le député ne pense qu'à sa réélection et fait toutes sortes de cabrioles pour l'assurer. Mais l'électeur, de son côté, ne songe qu'aux faveurs qu'il pourra obtenir, aux protections et aux bonnes places que « son » député devrait lui octroyer.

Voilà la tare la plus douloureuse du régime représenta-tif (et des autres). C'est la ruée féroce du « chacun pour soi ».

À qui la faute ? S'il y avait dans le pays une forte mino-rité d'hommes intègres et conscients, elle pourrait faire beaucoup. Mais tout est vendu ou à vendre. Tous se prosti-tuent. Tous se bousculent pour arriver plus vite. Les hom-mes délicats auxquels ce spectacle répugne se retirent écœu-rés et laissent la place libre à la cohue dévorante et lâche.

Toute la société est rongée par une terrible crise morale. Les classes « inférieures » sont gangrenées par les exemples des prétendues « classes supérieures ». Et cette crise se traduit dans les plus petits faits.

La plus élémentaire politesse est en voie de disparaître. Non seulement on n'offre plus sa place, en tramway, à une dame ou à un vieillard, mais on les bouscule sans ménage-ment. On fume et on crache partout, sans s'inquiéter de savoir si les personnes présentes sont incommodées. Celui qui s'avise parfois de s'en plaindre est plutôt mal reçu.

Les employés et les fonctionnaires ne sont pas toujours très corrects avec le public, qu'ils traitent assez cavalière-ment.

Le commerçant voudrait faire fortune du jour au lende-main. L'ouvrier travaille sans goût et sabote son œuvre, sans réfléchir que la généralisation de cette méthode se retournera contre lui. Quant au patron, s'il fallait l'en croire, il serait le plus malheureux de tous ; il n'arrête pas de récriminer : contre ses ouvriers, contre le gouverne-ment, les députés, les étrangers, que sais-je encore ?



Bref, tout le monde s'agite dans une confusion imbécile. Les partis d'avant-garde proposent bien leurs programmes, parlent de supprimer le Capital et la Richesse, de socialiser les moyens de production, mais ils sont avares de pré-ci-sions touchant le mécanisme de la future société — ce qui n'encourage pas les hésitants à leur emboîter le pas.

Même si le capitalisme était aboli, le dernier mot ne

serait pas dit. Bien au contraire. Les hommes auraient des efforts considérables à fournir pour faire vivre la nouvelle et chétive Cité. La paresse et le « chacun pour soi » ne seraient plus de mise, plus du tout.

Or, comment une humanité anémiée par la morale actuelle de faux individualisme serait elle capable, du jour au lendemain, d'acquérir les qualités de dévouement viril et de fraternité sans lesquelles aucune démocratie ne sera viable ?

Comment vos avares, vos égoïstes, vos ivrognes, vos ambitieux, vos ignorants, vos bavards prétentieux, vos violents, vos jaloux, vos braillards, vos mégalomanes, vos hypocrites, vos méchants de tout calibre et vos imbéciles et jobards de toutes nuances seront-ils aptes à construire (et à maintenir) un monde meilleur ? C'est ce que je n'aperçois pas. Il y a vingt ans que je cherche, sans la trouver, cette bienheureuse certitude...

Socialistes, communistes, anarchistes, démocrates de tous les partis font de moins en moins d'éducation. Ils se gargarisent avec des phrases toutes faites. Leur argent va au bistro et leurs gosses, au catéchisme. Pas de bibliothèques, pas de livres ou de lectures sérieuses — c'est trop fatigant !

Et l'on s'étonne que le parlementarisme décline, que la démocratie soit menacée et que les grandes chimères de Liberté et d'Égalité soient à la veille d'être vaincues par le sabre d'un dictateur ou étouffées sous la cagoule de l'Église omnipotente...

C'est le contraire qui serait étonnant.

On ne peut récolter que ce qu'on a semé.



#### LA VRAIE RÉPUBLIQUE EST-ELLE POSSIBLE ?

Nous n'avons jamais eu la *vraie République*. Ceux qui se disaient républicains n'ont eu, pendant cinquante ans, qu'un seul désir : emplir leurs poches et caser parents et amis dans les bonnes places. Le Capitalisme a prospéré, le Militarisme aussi. Et le Cléricalisme, un instant menacé (bien peu) regagne peu à peu le terrain perdu.

Vous avez voulu faire une *République sans républicains*, un *Socialisme sans socialistes*, une maison neuve et belle avec des matériaux vermoulus et décrépits...

Il aurait fallu répandre à flots la lumière — et la justice. Donner un idéal à cette masse que vous avez maintenue dans la stupidité — par votre presse, vos sports, vos cinémas, vos âneries nombreuses et funestes.

Assurément, on a vulgarisé l'enseignement. L'œuvre scolaire de la République est une de ses plus belles œuvres quoique bien incomplète. Mais les parents ont continué à livrer leurs enfants au prêtre. Les trois-quarts des Français font encore leur première communion — même dans les familles républicaines et socialistes. Alors ?

Tout reste à faire. Quels sont les esprits généreux, capables de se dévouer à cette grande œuvre, en dehors de tout parti politique et de toute ambition personnelle ? Qui donc fera jaillir la radieuse étincelle ? Qui galvanisera les volontés affaiblies, apportant une morale reconfortante, basée sur la science et sur l'amour profond de l'humanité ? Qui fera de ce mot galvaudé de *Démocratie* un terme désormais noble et riche de promesses ?

J'ai souvent rêvé d'un grand parti démocratique, mais d'un parti qui n'aurait pas les défauts des « partis », qui serait large et accueillant, fraternel et tolérant, d'un parti sans dogmes et sans haine, sans intrigues aussi. Mais c'était un rêve. Les hommes de progrès (P) sont plus bornés, fanatiques et méchants que jamais.



... Peut-être le salut viendra-t-il par l'excès même du mal. Peut-être la réaction odieuse et le fascisme sanglant réveilleront-ils l'âme populaire et l'aideront-ils à se régénérer, afin que nous vivions de grands jours et de grandes choses. Peut-être la matraque du tyran nous réconciliera-t-elle, rendant ainsi possible la formation de l'amicale famille démocratique, hardie, désintéressée, consciencieuse...

Je ne suis pas pour la politique du pire et je ne souhaite pas que nous passions par ces douloureuses épreuves. D'autant plus que nous pourrions fort bien éviter des expériences aussi cuisantes si nous avions un peu de volonté et si nous nous mettions au travail, immédiatement, d'un cœur joyeux, chacun dans sa sphère...

André LORULOT.

P. S. — Cet article était terminé, lorsque Wells a publié, dans *Le Progrès Civique*, son étude intitulée : *Des doutes sur la Démocratie*. Il y montre le rôle odieux et malfaisant du politicien professionnel. Sans rien apporter de nouveau, l'étude de Wells est une preuve supplémentaire de ce fait que les esprits éclairés aperçoivent le mal et que la démocratie est gravement en péril...

Je me rallie pleinement à la thèse de Wells :  
« La démocratie moderne n'est pas une forme permanente de vie sociale et politique, mais une phase d'immense dissolution. Il faut revoir et corriger la démocratie. »

Sur la dissolution du vieux monde, il faut, en un mot, édifier le monde nouveau, la société égalitaire et affranchie. La bataille est commencée — elle durera longtemps encore...

La grande superstition de la politique d'autrefois, c'était le droit divin des rois.

La grande superstition de la politique d'aujourd'hui, c'est le droit divin des parlements.

Herbert SPENCER.

Aujourd'hui, l'individu est perdu au sein de la nation, idée abstraite, qui ne se réalise pour la plupart d'entre nous que sous la forme du PERCEPTEUR qui réclame l'impôt et de la CONSCRIPTION qui impose le service militaire.

E. DE LAVELEYE.

Le gouvernement représentatif, reçu avec de grandes espérances, est devenu partout un simple instrument d'intrigues, d'enrichissement personnel ou d'entrave à l'initiative populaire et au développement ultérieur.

Pierre KROPOTKINE.

« L'ignorance la plus honteuse consiste à tenir pour vrai ce qu'on ignore, et le plus grand service qu'on puisse rendre à la raison, c'est de la délivrer d'une erreur. »

SOCRATE.



Œuvres d'André LORULOT

# CRIME ET SOCIÉTÉ

Un fort volume (350 pages) : 10 fr. 11,50 franco. (Etranger, 13 fr.)

Le Bréviaire du  
Bonheur et de la Santé

## LA VÉRITABLE ÉDUCATION SEXUELLE

Par André LORULOT - Préface du Docteur VOIVENEL  
Magnifique volume illustré de 620 pages  
"Formidable documentation" sur la Vie Intime.  
Indispensable aux époux, aux jeunes gens, aux dames.  
Commandez ce superbe ouvrage aujourd'hui même aux  
Éditions de L'IDEE LIBRE, à Conflans-Sainte-Hippoline (S. & O.)

Chaque. Poal. : Lorulot, 131-17 Paris  
Broché 22 fr. franco :  
Rein 32 fr. Etranger 10 %, en plus

ANDRÉ LORULOT

## BARBARIE ALLEMANDE ET BARBARIE UNIVERSELLE

Les chauvins et les exploités des haines internationales trouveront dans ces pages la plus catégorique réfutation de leurs théories. Il est impossible, après avoir lu ce livre, de persister à pousser les peuples les uns contre les autres.

L'ouvrage de LORULOT résume plus de cent volumes.

LISEZ-LE! RÉPANDEZ-LE!  
Contribuez à réfuter les mensonges de la grande presse et à faire triompher la Raison.

Ce beau volume est envoyé contre mandat-poste de 7,50  
A. LORULOT, directeur de « L'IDEE LIBRE », à CONFLANS-HONORINE (Seine & Oise). Un numéro spécimen de « L'IDEE LIBRE » sera joint gratuitement à l'ouvrage.  
Ecrivez immédiatement, demain, vous oublierez!